

Au milieu de l'indifférence générale

En ce moment même, la police expulse un camp entre Barbès et la Chapelle où 400 personnes survivent depuis plusieurs mois sous le métro aérien.

Ce « camp de migrant », ce « bidonville », ces « abris d'infortunes », nous n'avons pas l'indécence de défendre leur occupation, car personne ne désirerait vivre dans de telles conditions. Pas d'indignation, la larme au coin, dans nos propos. De la rage. Rage de voir la salle patte de l'autorité de l'état derrière des fonctionnaires envoyés pour trier ces individus selon une origine qu'ils n'ont pas choisi, comme on trie les bêtes dans un cheptel. Rage face à un monde ravagé par les guerres et l'exploitation des êtres et des choses au nom du profit. Rage face aux sbires en uniformes s'attelant à une expulsion qui signifie aussi, aujourd'hui ou plus tard, arrestations, enfermement en centre de rétention et expulsion, mais aussi contrôle diffus, humiliation, résignation, exclusion. Rage donc face à l'État qui s'attribue le droit de décerner des permis d'existences, et donc réprime, enferme, exclut, humilie, et à l'économie qui dicte nos vies selon ses impératifs. Tous chair à patron, gibiers à flics, bétail à frontières.

Il y a tout juste un mois, à 100 mètres de là ouvrait la nouvelle brasserie Barbès, cossue et branchée où une faune friquée peut s'envoyer une côte de bœuf à 30 euros sous l'œil bienveillant de ses protecteurs les policiers. Mis en perspective ces deux événements nous rappellent, mieux que le plus brillant des discours, une évidence claire comme l'eau du matin : le rôle de la police est d'assurer la soumission de tous aux lois du frics, à des lois faites pour perpétuer une économie basée sur l'exploitation et pour assurer à l'État sa mainmise sur le bétail humain réduit à la condition de marchandise.

Le train train quotidien, la banalité et la surexposition à la misère la plus visible ont-ils si bien atrophié notre sensibilité que l'on en est tristement parvenus à composer avec ? Quelles valeurs a la vie si en guise d'entrailles il ne nous reste que des viscères ?

Les politiciens, ces infâmes réussiront-ils éternellement à voiler la pauvreté et la violence qui minent les rapports entre les êtres, propageant le cannibalisme social et l'indifférence générale au sort de chacun, quand en lieu et place de cela l'entraide et la solidarité entre les exploités et les révoltés pourraient envoyer valser tous ces salauds, exploiters et gouvernants, plein de sous et avides de pouvoir, et renverser l'ordre qu'ils maintiennent et qui leur confère du pouvoir sur nos vies ?

Nos cœurs sont-ils si profondément avilis que nous pouvons nous contenter de reproduire cet existant délétère, sacrifiant l'essentiel de nos journées à se vendre pour quelques sous qui finiront dans les coffres des propriétaires et des marchands de tous types, abandonnant la possibilité de la révolte, seule capable de créer des horizons où y semer notre imagination, de donner vie à nos désirs de liberté et à nos élans les plus généreux ?

IL EXISTE UNE ÉPIDÉMIE PLUS NUISIBLE À NOS EXISTENCES QUE L'ÉPIDÉMIE IMAGINAIRE QUI SERT DE PRÉTEXTE À CETTE OPÉRATION DE POLICE; CETTE ÉPIDÉMIE C'EST LA PEUR, CETTE ÉPIDÉMIE C'EST LA RÉSIGNATION, CETTE ÉPIDÉMIE C'EST LA GUERRE ENTRE PAUVRE, CETTE ÉPIDÉMIE C'EST D'ATTENDRE INDÉFINIMENT QUE L'ON NOUS ACCORDE CE QUE L'ON AURA QUE PAR NOUS MÊMES.

Allons, de l'audace, ni la liberté ni la dignité humaine ne s'accommodent d'un monde si délabré. Et si l'heure est à l'apathie et à la contestation sauce «*sauvons le moins que rien démocratique*», un jour peut-être, un jour pas comme les autres, un jour sur les barricades...

Le cœur est humain dans la mesure où il se révolte.

Pour un monde sans Etats, ni patries, ni nations.

Feu aux frontières. Feu aux centres de rétentions.